

Marie-Laure DERAT, *L'énigme d'une dynastie sainte et usurpatrice dans le royaume chrétien d'Éthiopie du XI^e au XIII^e siècle*

François-Xavier Fauvelle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4776>

DOI : 10.4000/ccm.4776

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2019

Pagination : 193-194

ISBN : 978-2-490783-00-7

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

François-Xavier Fauvelle, « Marie-Laure DERAT, *L'énigme d'une dynastie sainte et usurpatrice dans le royaume chrétien d'Éthiopie du XI^e au XIII^e siècle* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 246 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4776> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.4776>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Marie-Laure DERAT, *L'énigme d'une dynastie sainte et usurpatrice dans le royaume chrétien d'Éthiopie du IX^e au XIII^e siècle*, Turnhout, Brepols (Hagiologia, 14), 2018.

Entre le VII^e s., époque durant laquelle s'étirole le royaume d'Aksum, et le XIV^e, où apparaît en pleine lumière un vigoureux royaume aux mains d'une dynastie que la tradition savante appelle salomonienne (parce qu'elle se déclare descendante, via les souverains d'Aksum, des rois hébreux de l'Ancien Testament), l'histoire de l'Éthiopie et de l'Érythrée des hauts plateaux paraît quelque peu embrumée. Il y a pourtant des éléments de continuité entre les périodes antique et tardo-médiévale : une idéologie politique qui illustre une puissante influence vétéro-testamentaire et qui fait la part belle, en dépit des lacunes documentaires et des accidents politiques, à l'idée d'une filiation dynastique ; le christianisme qui, depuis son introduction à Aksum au IV^e s., s'est maintenu au cours des siècles, même les plus mal documentés, dans une variante orientale, monophysite, rattachée au patriarcat de l'Église copte, dont le siège alexandrin n'a cessé (jusqu'au XX^e s., quand l'Église éthiopienne devient autocéphale) d'envoyer dans la Corne de l'Afrique des métropolitains ; la langue geez, dérivée de la langue vernaculaire d'Aksum pour devenir langue liturgique du royaume médiéval ; enfin l'écriture éthiopienne, en usage dans les inscriptions lapidaires des souverains d'Aksum et instrument de la culture manuscrite dont nous possédons des milliers de témoins à partir du XIV^e s. Ces continuités sont d'autant plus saillantes que les espaces dont nous parlons ne sont pas les mêmes : les régions d'Érythrée et du Tigré où s'exerce l'hégémonie aksumite au moment de son apogée, aux IV^e-VI^e s., ne sont plus que les provinces les plus septentrionales du royaume chrétien dix siècles plus tard. De plus, les populations sur lesquelles s'exercent ces hégémonies politiques

ne sont pas les mêmes non plus : leur agglomération culturelle s'est faite à la faveur d'un processus conjoint, et pour ainsi dire symbiotique, d'extension territoriale du royaume et de déploiement de vagues de moines évangélisateurs – un processus désormais bien compris pour les XIV^e-XVI^e s. (Tadesse TAMRAT, *Church and State in Ethiopia 1270-1527*, Oxford, Clarendon Press [Oxford Studies in African Affairs], 1972 ; Marie-Laure DERAT, *Le domaine des rois éthiopiens, 1270-1527 : espace, pouvoir et monachisme*, Paris, Publications de la Sorbonne [Histoire ancienne et médiévale, 72], 2003).

Que s'est-il passé du VIII^e au XIII^e s., qui rende compte à la fois des continuités culturelles et institutionnelles et des discontinuités spatiales et sociales ? S'il n'est pas difficile d'émettre l'hypothèse de quelque processus de translation du pouvoir en direction du sud, il est plus délicat d'en appréhender les mécanismes. C'est là qu'interviennent les Zagwé, une dynastie que l'historiographie nous a appris à voir comme un maillon intermédiaire. Les Zagwé auraient occupé tout ou partie de l'amplitude chronologique laissée vacante entre la fin d'Aksum et l'arrivée au pouvoir des Salomoniens. Ils seraient originaires du Lasta, une région située à l'est du lac Tana, où l'on rencontre le site fameux des églises rupestres de Lalibälā, qui porte le nom de l'un des souverains zagwé. On leur attribue volontiers des caractères linguistiques, voire culturels ou ethniques, étrangers à la culture dominante éthiopienne. Tel est du moins ce que l'on croit savoir au sujet des Zagwé. Car en dépit de ces apparentes certitudes, un doute persistant n'a cessé de fissurer ces représentations, construites essentiellement à partir de sources postérieures, produites à partir du XIV^e s., souvent même plusieurs siècles plus tard, c'est-à-dire sous une dynastie prompte à affirmer sa légitimité en promouvant le récit d'une « restauration » salomonienne intervenue avec la chute du dernier Zagwé et l'arrivée au pouvoir du premier Salomonien, Yekuno'Amlāk, en 1270. Dès lors, on devine pourquoi la dynastie zagwé est perçue comme usurpatrice dans l'historiographie de l'Éthiopie. Cependant, le doute introduit au sujet des savoirs reçus concernant les Zagwé ne résout pas un autre problème, apparemment contradictoire, celui de la sainteté accordée à certains souverains de cette dynastie.

L'immense intérêt de l'ouvrage de M.-L. Derat est de reprendre à neuf le « dossier » zagwé. Elle le fait en opérant une rupture historiographique majeure, consistant à s'émanciper des sources postérieures, dont on ne peut jamais distinguer ce qu'elles empruntent à des sources fiables qui auraient depuis disparu, et ce

qui relève des multiples formes de *feed-back*, allant de l'interprétation a posteriori à la forgerie, qui ont fini par produire au sujet des Zagwé un échafaudage narratif se justifiant lui-même de façon circulaire.

Du « tri » documentaire sans concession opéré par M.-L. Derat, il ne subsiste que quelques documents d'époque zagwé (donations de terres, inscriptions dédicatoires sur des croix, des couvertures de manuscrits et des meubles d'autel, des échanges épistolaires entre la royauté éthiopienne et le patriarcat d'Alexandrie), dont elle fournit : édition, traduction et commentaires serrés. C'est peu. C'est cependant suffisant pour invalider l'édifice narratif longtemps prédominant au sujet des Zagwé : on ne pourra plus guère accepter sans examen la chronologie longue de cette dynastie, ni même la séquence des souverains, ni même les noms de chacun d'eux, ni même le nom de la dynastie elle-même (notons que M.-L. Derat n'emploie pas le nom de « Zagwé » dans le titre de son ouvrage, coup de force très significatif, bien qu'elle l'emploie par commodité dans le texte), autant d'héritages dans lesquels on repère fictions et bricolages postérieurs. Mais subsiste néanmoins de ce décapage rigoureux, des pierres de fondation qui s'avèrent d'un remarquable potentiel heuristique. Au sein de la dynastie, que l'on doit désormais doter d'une amplitude courte, de l'ordre de deux siècles (du XI^e au XIII^e s.), deux souverains émergent d'une documentation à la fois rare et précieuse : Ṭanṭawedem et Lālibalā. Or, les terres et les églises faisant l'objet de leurs donations, ainsi que les listes de garants de ces donations, permettent de jalonner le territoire du royaume du Beg^wenā (ce n'est déjà pas un mince résultat que de doter ce royaume d'un nom !). Un royaume qui s'étire certes jusqu'à Lalibela au sud, mais qui reste essentiellement centré sur le Tigré oriental, région qui semble alors connaître une forte poussée d'évangélisation, ce qui nous fait voir les Zagwé comme les acteurs de premier plan d'un renouveau chrétien encore très largement confiné au nord de la région. Voilà qui est de nature à modifier notre perception tant de la géographie et de la temporalité de l'histoire médiévale éthiopienne que du rôle et du statut historiques des Zagwé. L'enquête approfondie faite par M.-L. Derat dans la documentation datant du roi Lālibalā (r. ?-1204-1225-?) montre du reste qu'à l'époque de ce souverain étaient déjà en place plusieurs des éléments (notamment l'onction) de l'idéologie royale « salomonienne » qui devaient permettre aux supposés « restaurateurs » salomoniens de frapper leurs prédécesseurs zagwé d'illégitimité. M.-L. Derat met en évidence, avec minutie, les ressorts de cette *damnatio memoriae* qui semble avoir eu pour

vocation de dorer le blason d'une dynastie salomonienne aux origines sans doute moins glorieuses que ce qu'elle voulut faire croire. Des ressorts politiques et monastiques n'ont pu cependant empêcher l'émergence spontanée, dans un pays où il n'existe pas de processus contrôlé ou centralisé de béatification, de cultes rendus localement à des rois zagwé considérés comme saints, ni entraver la rédaction postérieure de *Vies* de ces saints rois, récits pour ainsi dire « négociés » qui incorporent à la fois une apologie de leur exemplarité spirituelle et la reconnaissance de leur illégitimité dynastique. On l'aura compris, le résultat de ce travail dense, à la fois déconstructeur et d'une solide érudition, est d'une radicale nouveauté ; il est le socle de toute recherche future sur cette période de l'histoire éthiopienne.

François-Xavier FAUVELLE.
Collège de France